

Conférence du 17 Octobre 2025 :

Dessine-moi une berceuse nucléaire | par Jacopo Rasmi

Cartoons et technologie atomique au décollage de la Guerre Froide

Jacopo Rasmi est maître de conférences en arts visuels et études italiennes à l'Université Jean Monnet (Saint Etienne). Depuis son doctorat, ses recherches portent sur la création documentaire (au cinéma, en particulier), les théories des médias et les problèmes écologiques. Il a écrit en compagnie d'Yves Citton *Génération Collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrement* (Seuil, 2020) et en solitaire *Le hors-champ est dedans! Michelangelo Frammartino, écologie et cinéma* (PUS, 2021), dont est récemment parue une version étendue et traduite en italien (2024). Il se nourrit de l'intelligence collective des rédactions de *Multitudes* et *La revue Documentaires*.

Citer cet article

Jacopo Rasmi, « Dessine-moi une berceuse nucléaire », *archifictions*, Natures N°3, 2025 [en ligne].

Mettre la bombe à distance :

Au milieu de ses enquêtes sur le désastre de Tchernobyl et ses complexes séquelles, l'historienne étasunienne Kate Brown a noté : « Pour beaucoup, la bombe n'était pas une erreur » (Brown 2021, 338). Ses pensées ne doivent pas être confinées à l'intérieur des seules frontières soviétiques, puisqu'elles ciblaient un vaste champ international complice dans la prolifération des dispositifs nucléaires. En ce sens, le commentaire qu'elle ajoutait à cette première affirmation ne concerne pas simplement le front européen oriental : « Nombreux sont ceux qui ont cru, et croient toujours, en la grande promesse de la fission nucléaire : assurer la sécurité nationale, sous la forme de la dissuasion, et la sécurité économique, sous la forme d'une source d'électricité renouvelable » (Brown 2021, 338). Cette logique largement répandue se fonde sur une conviction développée et transmise par les élites politiques et économiques des principaux pays de la géopolitique mondiale. Il suffit de jeter un coup d'œil à ce qui se passait dans le contexte nord-américain pendant la première phase de la Guerre Froide - notamment dans le champ du dessin animé à finalité pédagogique et de divertissement, entre années 1950 et 1960 - pour se rendre compte de la construction stratégique d'une telle opinion publique à propos de la technologie nucléaire.

L'inspiration pour ce travail de réflexion et de recherche a émergé depuis la participation au projet de traduction et d'édition d'un essai de la théoricienne féministe Zoé Sofia (Sofia 2022) porté par le duo L4Bouche (Cindy Coutant & Estelle Benazet Heugenhauer) [\[1\]](#). C'est en discutant les concepts de l'autrice australienne pendant une résidence dans le lieu d'art et de recherche *Les limbes* (S. Etienne) ainsi qu'en prenant partie à des présentations publiques de ce livre que j'ai commencé à identifier ce sujet d'enquête. Dans *Exterminer les fœtus*, Sofia raisonne depuis la phase terminale de la Guerre Froide les années 1980 et sa nouvelle droite qui imposent dans le débat politique, en même temps, la nécessité guerrière de l'armement de destruction massive (atomique, notamment) et celle de limiter le droit à l'avortement. Malgré l'aspect paradoxal d'une telle rhétorique, les armes et l'interdiction de l'IVG répondaient pour les milieux conservateurs à une commune volonté de « défendre la vie ». Mais à quelle vie

fait-on référence ? Par ces campagnes idéologiques on ne protège certainement pas la vie comme espace d'autodétermination des individus et des communautés en dehors des décisions prises d'une façon verticale par une minorité, souligne la théoricienne. Puisque dans les choix techniques du recours au nucléaire (dans le domaine militaire, mais aussi plus largement) ainsi que de la limitation de l'avortement s'exprime une volonté d'éloigner les personnes et les groupes de leur capacité de décider activement ce qui concerne leur existence.

[1] [L'exposition Jupiter Space aux Limbes \(S. Etienne, 2021\)](#) en écho au travail d'édition du texte *Exterminer les fœtus* (2022) de Zoe Sofia

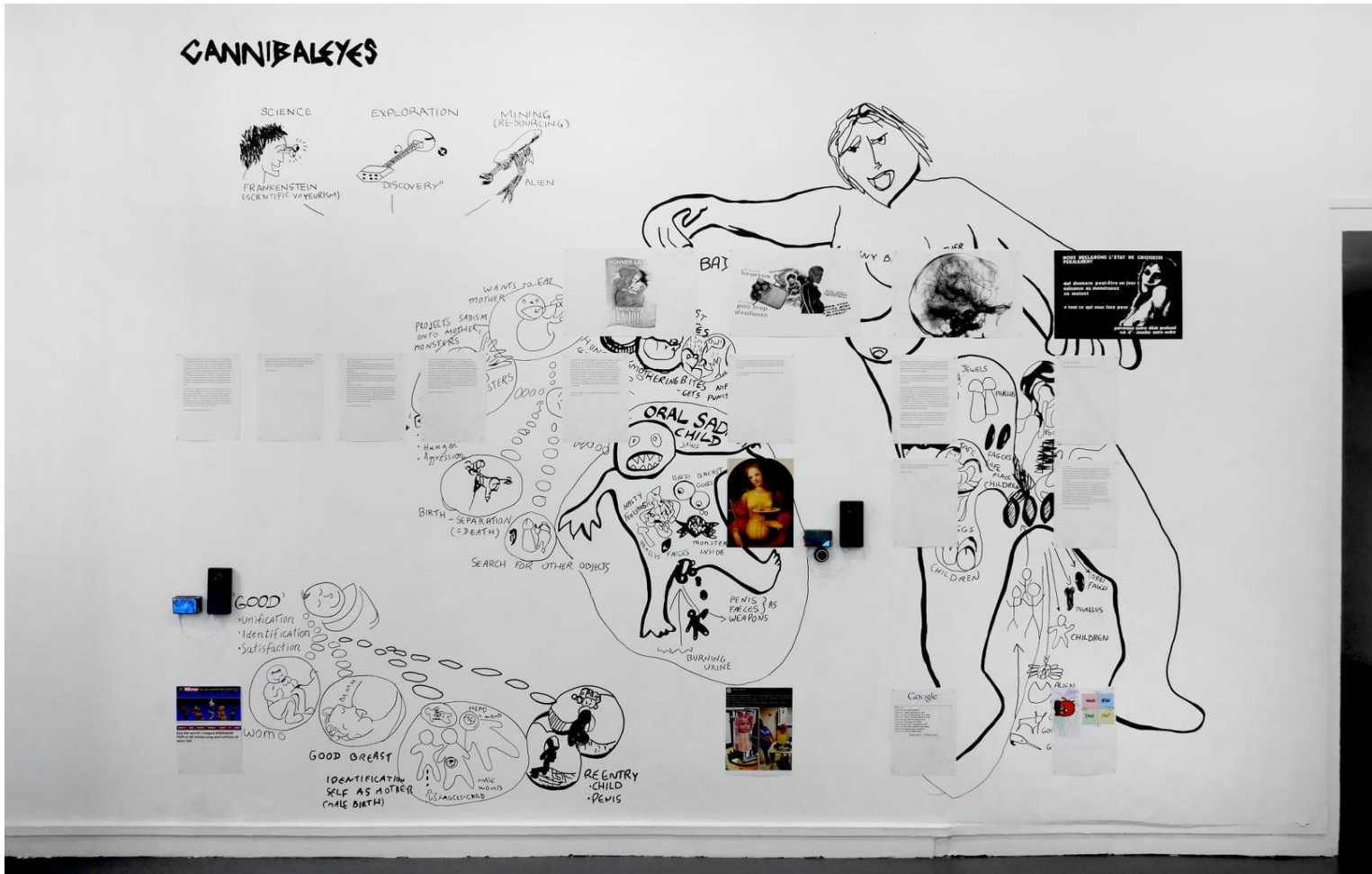


Image 1 – L'exposition *Jupiter Space* aux Limbes (S. Etienne, 2021) en écho au travail d'édition du texte *Exterminer les fœtus* (2022) de Zoe Sofia

À ce propos, Zoé Sofia identifie la logique du « dispositif de distanciation » pour décrire une série d'opérations visant non seulement à engendrer une séparation du pouvoir décisionnel situé, mais aussi à occulter des aspects problématiques de certaines politiques technologiques (« *slimy bad* ») derrière une vitrine d'avantages séduisants (« *shiny good* »). Par l'exemple d'une certaine science-fiction centrée autour de *2001 Odyssée dans l'espace* (1968), l'univers de la narration et de la représentation se retrouve à occuper une place centrale dans la production d'une destinée glorieuse, débarrassée d'alternatives et de questionnements. C'est à partir des outils et des analyses critiques de ce texte que je me suis penché sur une phase historique plus précoce de l'affirmation de la technologie nucléaire, celle cruciale ayant suivi la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, par un biais singulier : c'est-à-dire, une série de *cartoons* et quelques *comics* produits dans les domaines de la pédagogie et du loisir dans le but plus ou moins explicite de créer une ambiance affective et un imaginaire collectif favorables à

la propagation des technologies atomiques. Epaulé par quelques productions théoriques récentes, je proposerai donc un itinéraire critique à travers plusieurs objets filmiques exemplaires distribués sur une quinzaine d'années (1952-1967) qui expriment particulièrement ce que le philosophe Ange Pottin appelle « le nucléaire imaginé » (Pottin, 2024).

Remplacer la peur par la résilience :

À l'issue de la Deuxième Guerre Mondiale le pays ayant réussi le mieux à maîtriser la technologie nucléaire au prix d'investissements gigantesques et grâce à la contribution de scientifiques internationaux, les USA, est confronté à un problème d'acceptabilité sociale auquel les *cartoons* mentionnés contribueront à répondre. Il s'agit de dompter la peur (actuelle, potentielle) des aspects les plus inquiétants de la radioactivité dans la perspective de continuer à développer des infrastructures et des techniques basées sur l'atome, notamment dans le domaine énergétique (Fressoz 2024). Malgré les tentatives d'atténuer et de cacher l'ampleur des dégâts dont nous parle Kate Brown en écho à Tchernobyl [2], la gravité des conséquences de l'armement atomique surplombe la conscience collective après le dévoilement au monde entier de la bombe A à la fin du conflit. Ce spectre sera rapidement amplifié par la maîtrise de l'arme en question par des pays concurrents, notamment l'URSS qui fait son premier test militaire à la fin des années 1940 : c'est ici que le problème se complique par la menace d'une guerre à l'échelle internationale de type atomique. Comment dissiper les craintes légitimes de la population, présentes et futures, afin de créer un climat émotionnel et culturel rassurant et donc prêt à accueillir « l'âge nucléaire » sans « récalcitance » (Stengers 2020)?

Avant-hier comme aujourd'hui, la question de la résilience constitue une clé fondamentale dans les politiques gouvernementales vouées à déverrouiller les crispations justifiées de la société civile à propos du nucléaire. Les analyses développées par le sociologue Thierry Ribault autour de l'acceptation de la catastrophe de Fukushima peuvent éclairer rétrospectivement le passé (Ribault 2019). Ses travaux démontrent que les discours autour de la résilience en matière d'atomique peuvent être conçus comme « une technologie du consentement » visant à désactiver certains sentiments négatifs suscités par des situations problématiques : en somme, une technologie tournée vers la production de la « peur de la peur », ou encore la transformation « de l'horreur en espoir » (Ribault 2019). L'ingénierie du consentement par la résilience doit commencer tôt et pénétrer profondément dans la conscience et les émotions de la population en désactivant les craintes et les résistances par une attitude optimiste et légère.

[2] Kate Brown écrit à ce sujet, par exemple : « Je n'ai pu malheureusement que constater l'immense ignorance qui entourait les efforts déployés pour minimiser les conséquences de ce qui était présenté comme la plus grande catastrophe nucléaire du monde. Les diplomates du monde, volontiers évasifs, entravaient les recherches sur Tchernobyl, car les grandes puissances nucléaires, tout au long de la guerre froide avaient déjà exposé des millions de personnes à de dangereux isotopes radioactifs. » (*Tchernobyl par la preuve*, op. cit., p. 16)



Image 2 – Une image du film *Duck & Cover* (1952) avec sa protagoniste, la tortue Bert

Quel outil pourrait mieux servir une telle finalité d'un dessin animé pédagogique à base d'une fable animale, d'une voix off suave et rassurant ainsi que d'une bande son enjouée ? C'est le cas du célèbre court-métrage *Duck and cover* (1952) produit par la *Federal Civil Defense Administration* pour diffuser les instructions vitales en cas d'attaque nucléaire auprès de la jeunesse - sans plomber l'humeur, bien entendu. L'initiative est pilotée par un ancien employé de Walt Disney qui choisira une tortue prudente en tant que protagoniste de cette histoire censée nous apprendre à « se coucher, se réparer » - telle est la signification du titre – si une frappe atomique devait arriver. Le chœur qui inaugurerait l'histoire résume parfaitement la morale de cette réalisation : “*There was a turtle by the name of Bert / And Bert the turtle was very alert / When danger threatened him he never got hurt, / He knew just what to do: / He'd duck and cover !*”. Au fil d'une alternance entre prise de vue réelle et dessin animé, le film tente d'expliquer comment s'adapter à un danger qui apparaît faire partie fatalement des possibilités du monde environnant, tout en évitant d'identifier et d'interroger les causes et les racines d'un tel danger. Pour le discours de *Duck and cover*, l'attaque atomique devient ainsi un événement naturel comme le feu qui ne présuppose qu'une préparation résignée.

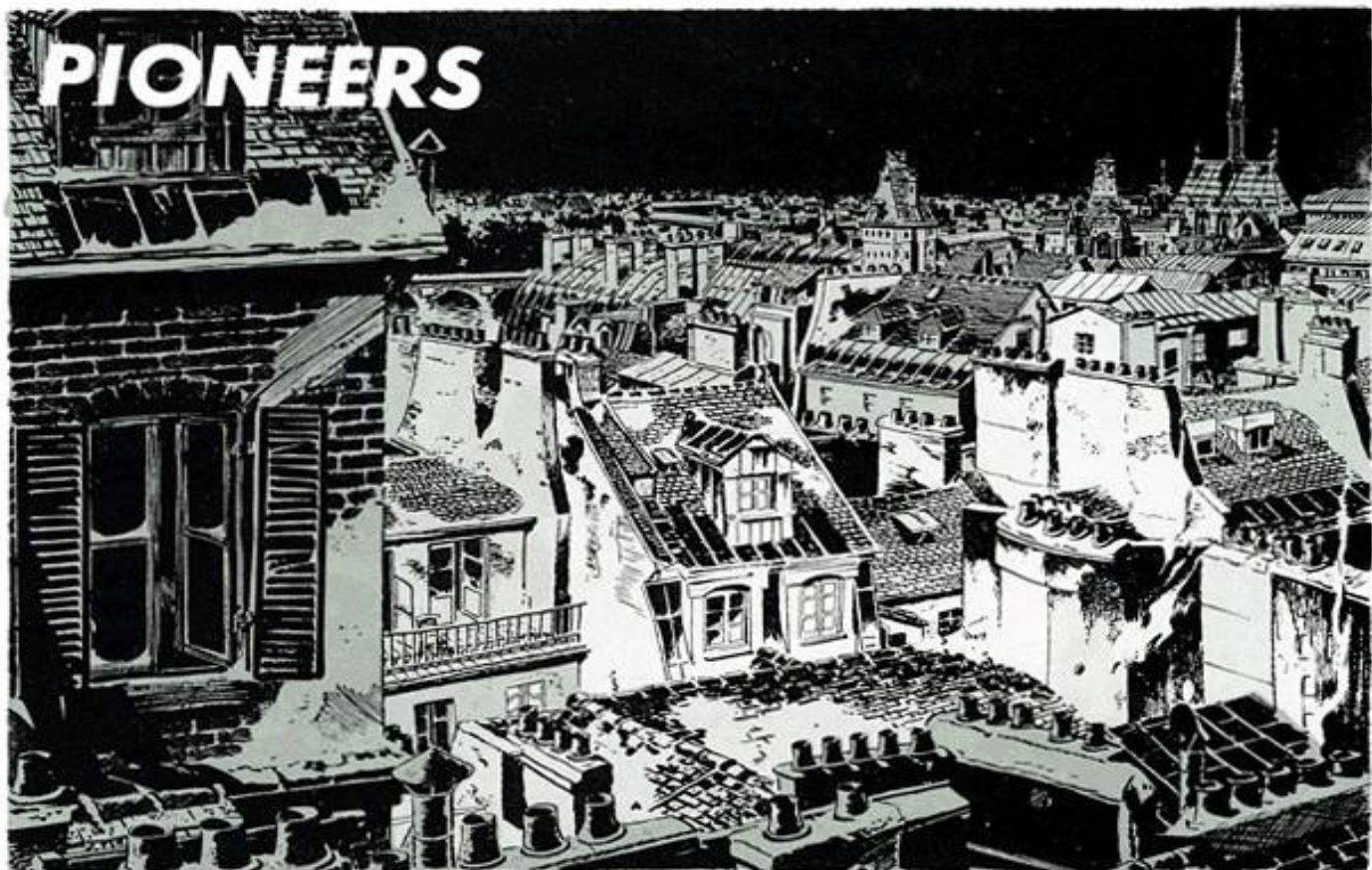
Concept revenu à la mode en temps de crise climatique et d'épidémies globales, la résilience doit beaucoup aux stratégies imposées par le niveau létal des armes aériennes développées dès le début du siècle passé, comme le démontre le travail historique mené par Gregoire Chamayou (Chamayou 2022) à partir des années 1930 [3]. Ce n'est qu'en construisant matériellement et psychologiquement une perspective de survie au désastre – le rêve que « les

fourmis finiraient par reconstruire une fourmilière », dirait le directeur de la *Civil Defense* à l'époque de Reagan (Chamayou 2022, 85) – qu'on peut produire les conditions d'acceptabilité de ce même désastre et de son inéluctabilité. Selon Chamayou, la résilience est un opérateur politique ancré dans une « collapsologie pratique » (Chamayou 2022, 82) mise au point au milieu du siècle dernier et apte à refaire surface lorsque les politiques dominantes engendrent des catastrophes ou des risques (militaires, écologiques...) qui, autrement, pourraient susciter des forces critiques et des volontés de « rupture » : autant dans les années 1980 néolibérales qu'aujourd'hui.

[3] Une autre critique - dans un ton journalistique – de l'usage politique de la résilience a été proposée par Pieiller, 2021.

Apaiser le nucléaire :

Dans la continuité de cette esprit « positif » et résilient, la géopolitique étasunienne en matière de technologie atomique sera rapidement inscrite dans le programme « *Atoms for peace* », énoncé par Dwight Eisenhower devant l'assemblée générale des Nations Unies le 8 décembre 1953. En assumant d'une manière publique et explicite la question du nucléaire précédemment couverte par une discrétion stratégique, le président américain dresse le portrait d'un horizon « constructif plutôt que destructif » pour ce dispositif technologique capable de contribuer au progrès collectif par son « pouvoir pacifique ». Malgré les affirmations belliqueuses qui ponctuent son propos (« le volume d'engins atomique des USA augmente jour après jour »), Eisenhower souhaite repousser l'inquiétude à propos des emplois guerriers du nucléaire derrière les « bénéfices pour l'humanité entière » promis au niveau de la production énergétiques, du développement de l'agriculture ou de la recherche médicale. Autant dans son discours que dans les multiples campagnes de communication l'ayant suivi, il s'agit de ne pas rentrer dans la contradiction de la coexistence nécessaire de militaire et de civil dans le développement de cette technologie, ni dans l'incertitude extrême des risques « collatéraux » de l'atomique, mais de construire un récit de l'histoire du nucléaire à partir du XIXe siècle fortement orientée vers un futur radieux de progrès et prospérité. Il faut, en somme, faire taire le « tremblement » et ses capacités heuristiques, pour le dire avec le travail de l'anthropologue Jeremy Damian (Damian 2022).



THE ATOMIC AGE HAD ITS BEGINNING IN THE COLD WET WINTER OF 1896. IN HIS PARIS LABORATORY, SCIENTIST HENRI BECQUEREL MADE A STARTLING DISCOVERY. BY CHANCE HE

LEFT A SEALED UNEXPOSED PHOTOGRAPHIC FILM NEAR A PIECE OF URANIUM ORE. LATER, HE WAS ASTONISHED TO FIND THE FILM DARKENED, AS IF BY EXPOSURE TO LIGHT.



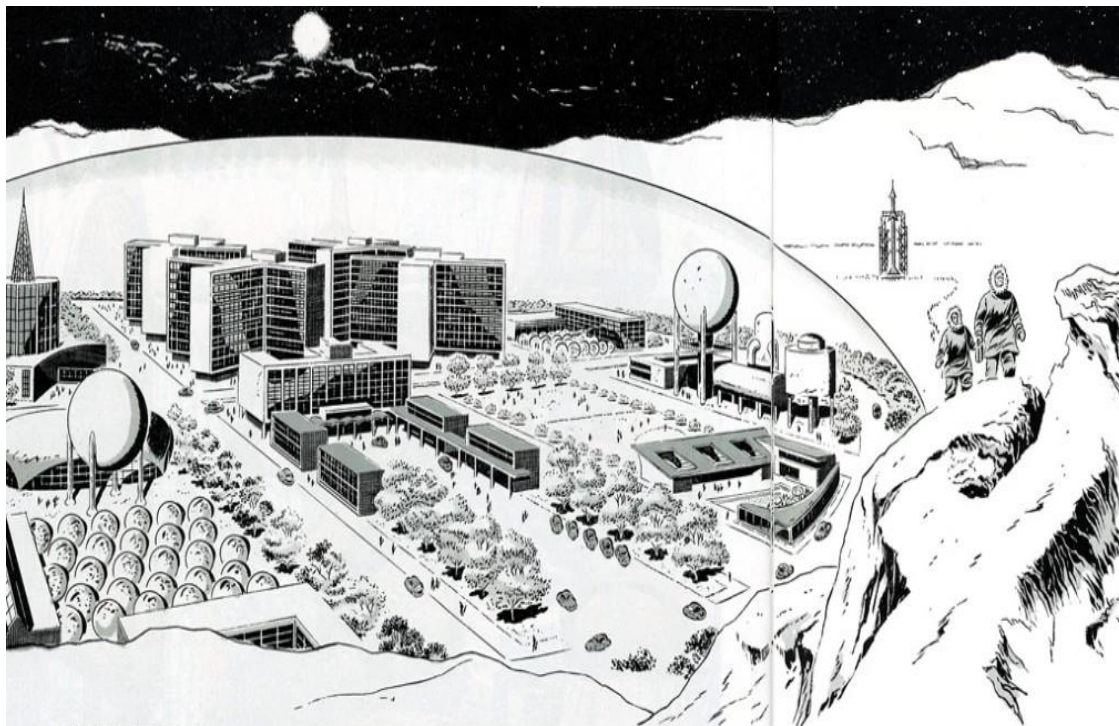
STUDYING THE FILM, HE CONCLUDED THAT IT COULD ONLY HAVE BEEN DARKENED BY AN UNKNOWN KIND OF ENERGY, WHICH HE CALLED RADIOACTIVITY.



SOON AFTERWARD, PIERRE AND MARIE CURIE DISCOVERED THAT RADIUM WAS ALSO HIGHLY RADIOACTIVE, BUT COULD NOT EXPLAIN WHY.



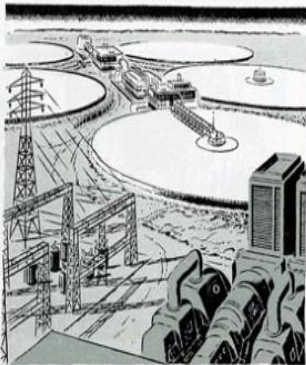
THEN, IN 1905, ALBERT EINSTEIN SUGGESTED A RADICAL ANSWER: "RADIOACTIVITY IS MATTER GRADUALLY CHANGING INTO ENERGY."



WITHIN THE ATOM IS THE PROMISE OF A NEW AGE IN WHICH WE WILL HAVE COMPLETE CONTROL OVER OUR ENVIRONMENT. WITH NEW STRUCTURAL MATERIALS FROM WHICH SPOTLESS,

AIRY BUILDINGS MAY BE SPUN, AND WITH THE AVAILABILITY OF TREMENDOUS SUPPLIES OF HEAT, POWER AND RADIOACTIVITY, WE MAY ONE DAY BUILD GERM-FREE, AIR-CONDITIONED CITIES. EVEN IN THE

FORBIDDING CONTINENT OF ANTARCTICA, COMFORTABLE MINING COMMUNITIES - PROTECTED BY TRANSPARENT PLASTIC DOMES - WOULD PERMIT ACCESS TO NEW MINERAL WEALTH.



FUTURE DISTILLATION PLANTS, POWERED BY ATOMIC HEAT, WILL PRODUCE FROM THE OCEANS PURE CLEAR WATER WITHOUT LIMIT - TO SUPPLY THE WORLD'S CITIES AND TO IRRIGATE ARID LANDS.



MASTERY OF NATURE'S PROCESS OF PHOTOSYNTHESIS WILL PERMIT THE MASS-PRODUCTION OF FOOD BY ARTIFICIAL MEANS - ENOUGH TO FEED MANY TIMES THE WORLD'S PRESENT TOTAL POPULATION.



WITH THE HARNESSING OF THE FUSION REACTION, KNOWN TO OCCUR IN THE SUN AND THE HYDROGEN BOMB, WE WILL BE PROVIDED WITH LIMITLESS ENERGY, ENOUGH TO LAST A BILLION YEARS.



THE FRONTIERS OF SPACE NO LONGER LIE IN THE REALM OF DREAMS. SOMEDAY - NOT FAR DISTANT - SHIPS, GUIDED AND PROPELLED BY ATOMIC POWER, WILL LEAVE THE EARTH TO VENTURE ACROSS INTERPLANETARY DISTANCES.

Images 3 et 4 – Deux planches de la BD *The Atomic Revolution* (1957)

Parmi ces objets de propagande nous trouvons aussi des dessins animés construits autour d'un ensemble structuré de motifs récurrents, qu'on retrouve bien résumés par les quelques dizaines de pages d'une BD comme *The Atomic Revolution* de Philip Copp, sorti aux USA avec le soutien de l'*United States Atomic Energy Commission* en 1957 : histoire des prémisses scientifiques, explications des principes physiques, essor de l'exploitation technologique autour de la Guerre Mondiale en lien avec objectifs militaires, reconversion vers des emplois civils promettant un avenir d'abondance et de paix... Les étapes de cette téléologie se rapprochent beaucoup du parcours qui caractérise deux dessins animés particulièrement emblématiques de la même époque : le court *A is for atom* (1953) et le moyen *Our Friend the Atom* (1957) (Robey 2023). Dans ces deux productions, en effet, la narration dessinée est mise au service, d'abord, du projet de rendre simplement intelligible le fonctionnement des mécanismes nucléaires découverts par la physique modernes et éloignés d'une expériences sensible directe. Ensuite, il s'agit de célébrer dans le développement des technologies atomiques un nouvel âge de maîtrise humaine sur le monde naturel qui inaugure des progrès

illimités et miraculeux dans un vaste nombre de champs : production d'électricité (les premières centrales sont construites pendant cette décennie), transport terrestre et spatial (l'exemple du premier sous-marin à propulsion nucléaire remonte à la même période), application médicales, production agro-industrielle... Enfin, ces dessins animés puisent dans des figures narratives archétypales – à travers la tradition de la fable et du mythe – pour induire une familiarité apaisée avec les objets techniques en question.

Fabriquer une fable atomique :

Le premier film *A is for Atom* a été financé par l'entreprise *General Electric*, un acteur aucunement neutre dans le champ investi par le court-métrage puisque parmi les multiples activités du géant étasunien se cache la production de centrales nucléaires ainsi que la fabrication de pièces pour l'assemblage de bombes atomiques [4]. Ce lien économique avec l'armement de destruction massive, par ailleurs, a fait de GE la cible de mouvements de protestation et de boycott ~ ~ (dont l'action de sabotage restée célèbre du *Plowshares Movement* en 1980, d'inspiration catholique). La perspective argumentée par la voix-off de *A is for Atom* suit le scénario institutionnel qui dépasse le constat des origines menaçantes de cette technologie (« L'ère atomique est née. Il est indéniable que depuis ce moment, l'ombre de la bombe atomique plane sur toutes nos vies. ») par un appel à la résilience (« le bon sens exige que chacun d'entre nous se prépare à toute éventualité ») et aussi par une injonction optimiste à en tirer le mieux pour le progrès général au nom d'une puissance humaine sur l'environnement naturel pleinement accomplie (« La sagesse exige aussi que nous prenions le temps de comprendre cette force. Car c'est là, en fait, que se trouve la réponse à un rêve aussi vieux que l'homme lui-même, un géant d'une puissance illimitée à la disposition de l'homme »). La grammaire narrative du film se construit autour de l'anthropomorphisation du nucléaire dans une entité à mi-chemin entre l'humain et le divin dont on a pu dire qu'elle inspirera le célèbre docteur Manhattan dans le chef-d'œuvre *Watchmen* (1986) d'Alan Moore et Dave Gibbons (personnage représentant un rapport à la question atomique bien plus complexe et inquiétant). Les « *super-powers* » d'un tel esprit au service de la société humaine – selon le script de l'atome pacifique – recouvrent de nombreux domaines et inaugurent un avenir lumineux : la vérification de l'efficacité des fertilisants dans l'agriculture pour nourrir mieux la planète, le soin de la thyroïde, le diagnostic de pathologies cardiaques, la mesure de l'épaisseur des matériaux dans l'industrie métallurgique... À la fin du film, le dieu bienveillant du nucléaire se multiplie en une série de jumeaux – « le guerrier », « l'ingénieur » énergétique, « le guérisseur », « l'agriculteur », « le chercheur » physicien - prêts à se dévouer pour notre prospérité et le contrôle de notre espèce sur l'univers environnant : « le pouvoir humain les maîtrise tous, ils répondent à ses ordres ».

[4] Pour les activités actuelles de la firme étasunienne en lien avec l'énergie atomique, voir leur site : <https://www.governova.com/nuclear>

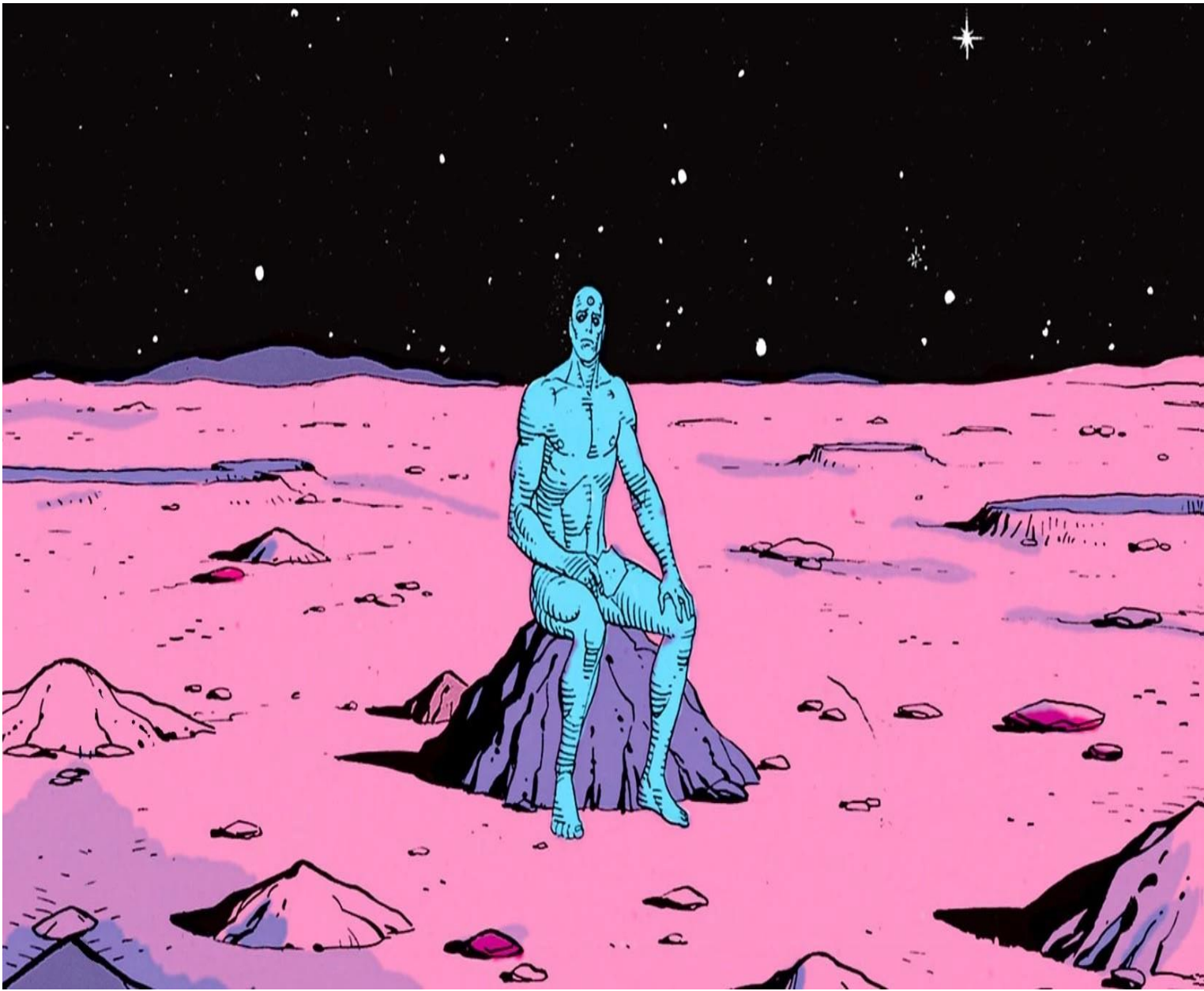
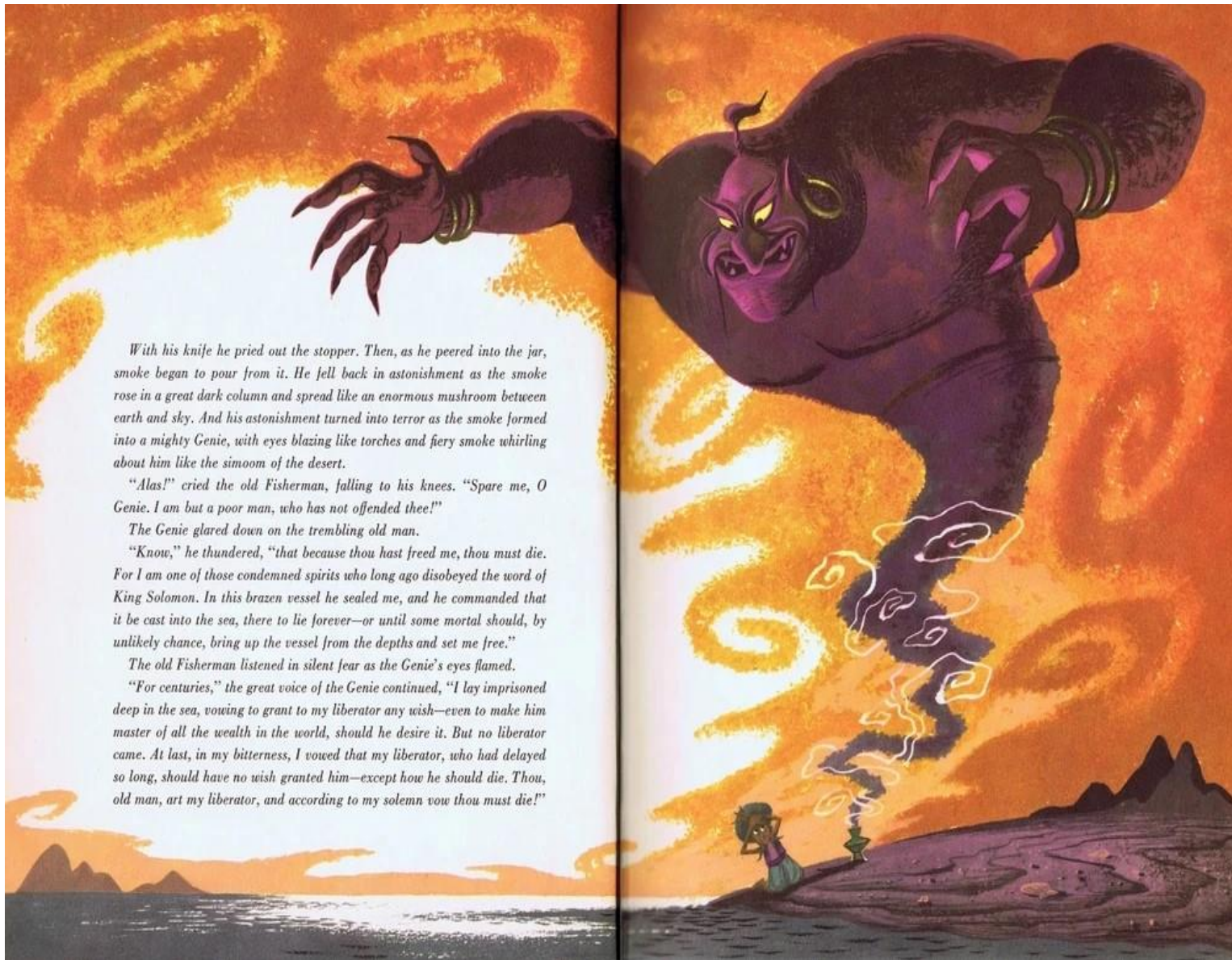


Image 5 – Une illustration de *Watchmen* (1986) représentant le personnage du Docteur Manhattan inspiré par l'esprit du nucléaire dans *A is for Atom* (1953)

Les mêmes motifs reviennent dans le deuxième film mentionné, une production Disney dans le cadre de la troisième saison de sa série télé sur la chaîne ABC nommée « *Walt Disney's Disneyland* ». Le titre de ce moyen-métrage composé de dessins animés et des commentaires de Disney en chair et os - *Our Friend the Atom* (1957) - en résume parfaitement le parti pris d'appréhender la technologie atomique comme un allié amical. En effet, comme l'explicitera le narrateur, il s'agit de « faire de son ennemi un ami ». La trame du film reprend le discours et les illustrations d'un livre homonyme publié par Disney l'année d'avant en collaboration avec le scientifique Heinz Haber. Le dispositif cinématographique se sert du modèle de la fable propre à l'univers disneyen et d'une simplification pédagogique rassurante pour nous raconter, encore une fois, la découverte du nucléaire comme la rencontre avec une puissance surnaturelle qu'il faut apprivoiser et mettre au travail pour le bénéfice de l'humanité entière. Le conte du pêcheur rusé et du génie enfermé dans une lampe cadre et oriente l'histoire de l'atome qu'*Our Friend the Atom* s'apprête à reparcourir selon un paradigme habituel aboutissant à une célébration de ces technologies en tant qu'accomplissement du progrès humain et solution aux limites des précédentes configurations techniques, mais aussi émancipation des contraintes naturelles. Selon le modèle d'un conte des célèbres *Milles et une*

nuits ensuite repris dans *Aladdin* (1992) l'énergie atomique s'incarne dans un esprit libéré accidentellement par un homme inconscient que ce dernier, grâce à son intelligence, arrivera à soumettre après l'avoir convaincu à retourner dans le récipient d'où il était sorti et où il sera immédiatement piégé à nouveau. Malgré le démarrage effrayant de l'histoire du nucléaire avec les armements déclenchés en 1945 au Japon, sa conclusion prendra selon une toute autre direction, beaucoup plus réjouissante : « notre fin est une fine heureuse », affirme le narrateur en nous suggérant d'éviter une réaction pessimiste hâtive au nom d'un patient et inéluctable triomphe à venir.



With his knife he pried out the stopper. Then, as he peered into the jar, smoke began to pour from it. He fell back in astonishment as the smoke rose in a great dark column and spread like an enormous mushroom between earth and sky. And his astonishment turned into terror as the smoke formed into a mighty Genie, with eyes blazing like torches and fiery smoke whirling about him like the simoom of the desert.

"Alas!" cried the old Fisherman, falling to his knees. "Spare me, O Genie. I am but a poor man, who has not offended thee!"

The Genie glared down on the trembling old man.

"Know," he thundered, "that because thou hast freed me, thou must die. For I am one of those condemned spirits who long ago disobeyed the word of King Solomon. In this brazen vessel he sealed me, and he commanded that it be cast into the sea, there to lie forever—or until some mortal should, by unlikely chance, bring up the vessel from the depths and set me free."

The old Fisherman listened in silent fear as the Genie's eyes flamed.

"For centuries," the great voice of the Genie continued, "I lay imprisoned deep in the sea, vowing to grant to my liberator any wish—even to make him master of all the wealth in the world, should he desire it. But no liberator came. At last, in my bitterness, I vowed that my liberator, who had delayed so long, should have no wish granted him—except how he should die. Thou, old man, art my liberator, and according to my solemn vow thou must die!"

Image 6 – Le génie du nucléaire dans les illustrations de la version papier de *Our Friend the Atome* (1957)

Le déploiement du discours de *Our Friend the Atom* est scandé par une série d'arguments optimistes et déterministes autour du nucléaire. Ces arguments caractérisent un débat loin de se tarir à propos des avantages et des inconvénients de ces technologies : c'est une « énergie propre, silencieuse, inépuisable », « notre charbon et notre pétrole ne dureront pas toujours », « il nous faut de plus en plus d'énergie ». Bien que dans la construction du film cette perspective initiale soit démontée méticuleusement, il est intéressant de souligner que l'ouverture du film de Disney évoque par le récit du Nautilus de Jules Verne une position tabou à propos de l'innovation technique. C'est-à-dire, l'option d'un renoncement ou démantèlement qui, dans le

roman, se manifeste dans la décision finale du capitaine Nemo de ne pas transmettre le formidable véhicule qu'il possédait et sa puissance secrète, en le faisant disparaître. Cette perspective représente un tabou dans un climat culturel extrêmement technophile et technosolutionniste où la remise en question de l'opportunité de certains « progrès » techniques suscite un scandale immédiat : « rien ne discrédite aujourd'hui plus promptement un homme que d'être soupçonné de critiquer les machines », disait Günther Anders avec une amère lucidité (Anders 2002, 17) [5].

[5] Ces positions ont été défendues par une vaste littérature critique qui va d'Ivan Illich (1973) à Alexandre Monnin (2023).

Souhaiter la mutation nucléaire :

En somme, qu'il s'agisse de Disney ou de General Electric, le recours au dessin animé répond à la volonté de fabriquer un imaginaire mythologique enveloppant et justifiant une série de choix politiques et technologiques qui, pour le dire avec Zoé Sofia, ont une conséquence « reproductive » : génèrent et nourrissent un certain monde, indésirable en l'occurrence. Nous pouvons nous demander, en ce sens, dans quelles mesures ces représentations anthropomorphes et fabuleuses de l'atome constituent un instrument voué à induire un consentement à de tels choix qui n'est pas aussi éclairé qu'on pourrait le souhaiter. Dans ces paradigmes narratifs, l'association entre énergie atomique et « superpouvoirs » capables d'augmenter miraculeusement l'homme – car nous parlons ici d'un imaginaire masculiniste, porté par des héros aux traits inévitablement masculins - constitue un élément récurrent et symptomatique. À cette perspective appartient notre dernier exemple, celui de *Spider-Man*, dont nous prendrons en considération les premières péripéties du début des années 1960 au sein d'une jungle proliférante et transmediale de versions : initialement conçue à l'intérieur d'une BD pour l'éditeur Marvel (1962), l'histoire extraordinaire de Peter Parker sera rapidement traduite en dessin animé en 1967.

Il est intéressant de relire la célèbre origine des aventures de l'Homme-Araignée à la lumière des opérations idéologiques que nous avons abordées dans la période ayant précédé sa publication. Nous songeons, en particulier, aux circonstances qui amèneront un adolescent brillant mais introverti et maladroit à devenir un super-héros formidable : c'est en étant mordu par une araignée irradiée que son organisme se transforme, acquérant ainsi des capacités exceptionnelles. Une des possibles interprétations critiques de cet événement serait celle d'y lire un retournement implicite de la peur de l'exposition nucléaire - avec ses effets mortels et ses déformations pathologiques - en une sorte de désidérabilité séduisante. Il est intéressant, à ce propos, de remarquer que cette scène cruciale de l'histoire de *Spider-Man* subira une mise à jour légère quoique non indifférente dans des récits successifs comme la version filmique de 2002 où l'insecte fatal devient le produit d'une modification génétique. Le changement d'époque a peut-être provoqué un décalage dans la bataille culturelle autour des innovations technologiques et leurs risques : la priorité n'est plus celle de légitimer l'énergie atomique (désormais inculquée dans la culture collective) mais la plus récente manipulation des gènes dans les organismes vivants...



Image 7 – La mutation de Peter Parker illustré dans le comics *Spider-Man* (1962)

Le processus de mutation héroïque de Peter Parker n'est pas si singulier qu'on pourrait le croire, car si on fouille dans les archives des *comics* des années 1960 marquées par de multiples crises internationales à haut potentiel atomique (comme à Cuba en 1962), nous découvrons une foule d'autres personnages dont les capacités anormales sont conférées par un contact avec l'énergie atomique. Dans le cas de super-héros comme *Nukla* (1965) ou *Doctor Solar* (1962) l'accident nucléaire à une échelle personnelle devient un phénomène beaucoup moins inquiétant et beaucoup plus désirable que la plupart de ceux collectif qui, dans la réalité non fictionnée que nous habitons, ont gangrené l'histoire du nucléaire (des sites des tests atomiques aux désastres de centrales comme Tchernobyl ou Fukushima). Le cauchemar se fait rêve par un tour de magie : voilà que, au lieu de nous rendre malades, les radiations nous rendent puissants ! Des contre-exemples existent, bien entendu, où l'horreur du nucléaire et la crainte de ses effets dévastateurs s'expriment ouvertement. Le cas du japonais *Godzilla* (1954), monstre marin réveillé par les essais nucléaires américains, en est un légendaire. Ce n'est pas

un hasard si ce film sorti en plein démarrage de l'optimisme promu par *Atom for peace* n'atteindra les publics étasuniens que dans une version édulcorée par la coupe de ses aspects le moins compatibles avec l'idéologie dominante (Moody 2005).

En finir avec les responsabilités inévitables et les grands pouvoirs ?

La devise même de Spiderman « *with *great power* comes great *responsibility* » gagne une nouvelle intelligibilité dans le contre-jour de sa genèse atomique et de la rhétorique de la première phase de la Guerre Froide qui ne cesse de souligner le fait que la sagesse humaine doit se démontrer à la hauteur du défi de gouverner les pouvoirs inouïs de l'énergie atomique. Il s'agit, en effet, de maîtriser avec attention, cette puissance aussi destructive que précieuse plutôt que d'y renoncer collectivement en la démantelant (comme on a pu envisager de le faire par des propositions comme la Traité de Non-Prolifération à l'ONU en 1965). Dans l'ombre de cette injonction à prendre en charge la nuisance et le risque avec intelligence demeure cachée la possibilité plus radicale de refuser ce « grand pouvoir », sur et contre les autres êtres et leur droit à l'autodétermination (*Jarrige 2014) : *la légitimité d'un rejet qui envisage un tel système technologique comme un danger évitable plutôt que comme un noble destin. N'oublions pas que, comme nous enseigne Sofia, « une guerre nucléaire comme une grossesse, peut être évitée »* (Sofia 2022, 65).

Bibliographie :

Anders Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, L'encyclopédie des nuisances, 2002. [\[1956\]](#)

Brown Kate, *Tchernobyl par la preuve. Vivre avec le désastre et après*, Arles, Actes Sud, 2021. [\[2019\]](#),

Chamayou Gregoire, « Rebâtir la fourmilière. Eléments pour une généalogie guerrière de la résilience », *Panthère première*, n° 8, 2022, p. 81-86.

Damian Jérémy, « Faire trembler le tremblement », *Multitudes*, n° 87, 2022, pp. 139-148.

Fressoz Jean-Baptiste, *Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie*, Seuil, 2024.

Illich Ivan, *La Convivialité*, Éditions du Seuil, 1973

Jarrige François, *Techno-critiques Du refus des machines à la contestation des technosciences*, La découverte, 2014.

Lopez Fanny, *À bout de flux*, Divergences, 2022.

Monnin Alexandre, *Politiser le renoncement*, Paris, Divergences, 2023.

Moody Rick, "When dino-clods ruled the Earth", *The Guardian*, 30 septembre 2005.

Pieiller Evelyne, « Résilience partout, résistance nulle part », *Le monde diplomatique*, mai 2021, p. 3.

Pottin Ange, *Le nucléaire imaginé. Le rêve du capitalisme sans la Terre*, La découverte, 2024 .

Ribault Thierry, “Resilience in Fukushima: Contribution to a Political Economy of Consent”, *Alternatives*, n° 44, 2019, pp. 94 - 118.

Ribault Thierry, *Contre la résilience. À Fukushima et ailleurs*, Paris, L'échappée, 2021.

Robey E. Sarah, « “Limitless Power at Man’s Command”: *A Is for Atom* (1953), the Cold War, and Visions of the Nuclear Future in the 1950s”, in Robert Lifset, Raechel Lutz & Sarah Stanford-McIntyre(dir.), *American Energy Cinema*, Morgantown, West Virginia University Press, 2023, p. 298-313.

Sofia Zoe, *Exterminer les fœtus : avortement, désarmement, sexo-sémiotique de l'extraterrestre*, Excès/14bouche, 2022. [\[1984\]](#)

Stengers Isabelle, *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Les empêcheurs de penser en rond, 2020.